

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 28

Artikel: Proverbes en patois vaudois
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198832>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

trinque, on boit à la santé du tiers et du quart et, tout d'un coup. l'on croit découvrir dans le commensal attablé à côté de soi une nature d'élite, un cœur d'or et on n'aspire plus qu'à une chose : être avec lui à tu et à toi. Alors, on vide un plein verre, on se serre la main avec quelque émotion, on se salue par son petit nom et désormais on se tutoiera mutuellement : on a fraternisé.

Les Allemands sont plus portés que les Latins à fraterniser. Ils appellent cela « faire *schmollis* ». Et quand ils se livrent à cet acte, pour symboliser mieux l'indissolubilité de l'amitié, ils vident leur chope en enlaçant leurs bras comme les anneaux d'une chaîne.

Cet usage de fraterniser se perd dans la nuit des temps. Les historiens rapportent qu'il était déjà connu des Scythes et des premiers habitants de la Germanie. Il se pratiquait entre guerriers. Ces anciens remplissaient un vase de vin et de sang et, après y avoir trempé la pointe de leurs glaives, de leurs lances et de leurs flèches, ils faisaient avaler une gorgée de ce breuvage à tous ceux qui se juraient réciproquement une amitié éternelle.

Avec l'avènement du christianisme, on abandonna peu à peu la coutume de boire du sang ; cependant, longtemps encore le sang demeura mêlé à la cérémonie de la fraternisation, soit qu'on en imprégnât les dessins gravés dans le gourdin qu'on s'offrait, soit qu'on écrivit son nom avec son propre sang dans l'album de celui à qui on se donnait comme un frère.

Aujourd'hui, on se secoue la main et l'on avale un verre de vin ou de bière, ou une tasse de thé, si l'on est tempérant. Après quoi, on ne se traitera peut-être pas toujours en frères, mais on aura le droit de se tutoyer, ce qui est un avantage précieux pour qui aime à faire étalage de ses relations.

Il est doux d'avoir des amis, de vrais amis, qui vous réconfortent de leur chaude affection dans les jours sombres ; aussi ne devrait-on pas d'emblée se lier étroitement avec le premier venu. A qui vous propose de fraterniser après une ou deux heures de tête à tête, on est en droit de répéter ce qu'Alceste disait à Oronte :

« L'amitié demande un peu plus de mystère, Et c'est assurément en profaner le nom Que de vouloir le mettre en toute occasion. Avec lumière et choix cette union veut naître ; Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître ; Et nous pourrions avoir telles complications Que tous deux du marché nous nous repentirions. »

La fraternisation en bloc ou le « *schmollis* général », imité des mœurs des étudiants allemands, nous paraît, dût-on nous traiter de misanthrope, la plus sottise manière de se faire des amis. Vous êtes en compagnie nombreuse, à table ou devant le « guillon », l'entrain est général, les voix chantent à l'unisson, les cœurs vibrent comme un seul cœur. Soudain, quelqu'un s'écrie : « Nous sommes nés tous en 1861 ou en 1855, fraternisons en bloc ! » Et les verres s'entrechoquent et en se séparant ce sont des *tu* et des *toi*, en veux-tu, en voilà. Le lendemain, bon nombre des amis de la veille ne se souviennent pas d'avoir conclu un pacte d'intimité avec cinquante ou soixante personnes et froissent sans le vouloir celles qu'ils traitent comme des inconnus.

D'autre part, le privilège de dire *tu* devient bien embarrassant entre hommes qui n'ont ni les mêmes goûts ni le même genre de vie et que séparent plusieurs degrés de l'échelle sociale. Rien de plus drôle que la conversation entre ces nouveaux amis qui emploient tantôt le *vous*, tantôt le *tu*, ou qui évitent soigneusement de l'un ou de l'autre.

Il arrive même qu'on ne reconnaisse pas tel ou tel de ses intimes de la veille et qu'on répoune en toute bonne foi à celui qui vous de-

mande le nom de votre nouvelle connaissance : « Je l'ignore absolument. » — Mais vous vous tutoyez cependant ! — « C'est vrai, mais encore une fois, je ne sais pas qui c'est. » V. F.

Proverbes en patois vaudois.

Les proverbes sont la sagesse des nations : on l'a dit il y a longtemps, et nous en trouvons une nouvelle preuve dans nos *proverbes patois*, dont plusieurs ont une originalité piquante. Aussi, est-ce dans le but de recueillir le plus grand nombre de ces proverbes dans les diverses localités de notre canton, qu'un de nos collaborateurs a adressé dernièrement un appel à nos lecteurs.

Une de nos abonnées a eu l'amabilité de nous en envoyer quelques-uns, que voici :

Mau va lo t'ai, mau va la ludze (mal va le char, mal va la luge). Ce qui signifie, croyons-nous, que quand une chose va mal dans une maison, les autres y vont mal aussi.

Clisque qu'a fè lo vè que lo lélzai (que la vache qui a fait le veau le lèche). On sait que nombre d'animaux et notamment ceux de l'espèce bovine lèchent leurs nouveaux-nés. On veut évidemment dire par là : « A chacun son devoir, à chacun la responsabilité de ses actes. »

Tsaque osé trôvè son nid biau (chaque oiseau trouve son nid beau). On préfère généralement son chez-soi à ceux des autres ; c'est toujours la demeure de son choix qui nous paraît préférable, tant modeste soit-elle.

Parmi ces proverbes, il en est un que nous n'avons pas compris. c'est celui-ci :

Cé qu'a fè lo tserrot que minè lo berrot.

On vòlet accouaiti.

« Lè remessés nàovè remèssont adé bin », s'on dit, et se cein est veré po lè remessés, l'est veré as-ebin po bin dâi dzeins et po bin dâi z'afférés que y'a.

Vouaiti-vai lè vòlets ! D'a premi que sont tsi on mâtiro, faut lè vaire et lè z'ouré : sont accouaitis qu'on dianstre et n'ia jamé fauta dè rein l'andain comandâ, kâ volliant tot brassâ et tot fèrè ein on iadzo ; lo matin, sont dza lèva dévant lo pào, l'ont ariâ, colâ, gouvernâ, sottai dévant ti lè z'autro, la mâtira n'a jamé manquâ d'edhie et ni dè bou pè l'hotô ; se vont sciya, font âo pifèrè po poai être adé lè tot premi à l'andain, que faut châ coumeint dâi bâo po lè saidrè et ne pas passâ po 'na tserropa, et, se faut appliyi âobin fèrè quie que sai pè dévant lo mâtiro, l'ont tant coaitè d'avâi fè qu'on fremèrâi que l'ont dâo fû à l'ao tiu dè tsaussés.

Mâ tot cein l'est bon po lè quatro premièr senannès, po fèrè à vaire à l'ao dzeins que sont dâi lurons dégourdis, dâi sacro à l'ovradzo, à quoui lo travail ne fâ poaire, que y'ein a min coumeint lui, quiet ! et dè bio savâi que se lo mâtiro a prâi totès cliâs vantardisès po boun' ardzeint, coudhiont sè fèrè bailli oquie dè pllie su l'ao gadzo ; pu quand sont r'augmeintâ, lè brès, ma fai, ne sont peirein tant ardents, lo corradzo calè petit z'à petit, tsaou pou la tserropiondze lè preind, pu vo vo z'apercaidè que voutron vòlet n'est qu'on tot petit ovrai et vo vo rassoveni enfin que lo ditton que vo z'è marquâ n'a pas meintu.

L'onellio Davelion, dè la Sayta-d'Amont, avâi eingadzi po vòlet on coo que vegnâi dè pè Velâ-Rimboz ; c'étaï on gaillâ qu'avâi bons brès et bounès piautès et qu'avâi l'air d'on solido champion et l'âi faillâ on luron dinse, kâ Davelion a prâo bin et prâo à fèrè.

D'a premi, cein allâve destra bin, lè z'ovradzo avanciant gaillâ et l'autro l'âi fiaisâi crâneament ; mâ cé vòlet ètaï coumeint vo z'è dè : on accouaiti po lè premièr senannès que volliâvè tot fèrè et tot frezâ ein mein dè rein po appèdzenâ lo mâtiro.

On dzo que l'ètaï zu queri 'na bracha dè bou à 'na tète qu'ètaï dezo lo couvâi dè la grandze, mon gaillâ a volliu fèrè son crâno et l'allâ tant rudo po redecheindre l'ètsila que manque on pachon et lo vouaigue tot avau avoué son bou que tagnâi adé fermo dein lè brès, kâ lo bâogro ne volliâi pas que sâi de d'èrè tsezu dinse. Pè bounheû que n'avâi rein dè mau.

— Coumeint dâo diabblio fèdès-vo po decheindre d' l'ètsila asse rudo ? l'âi crié Davelion qu'eintsapliârè drai dècouè ; vo z'ariâ pu vo tiâ bo et bin ; saviâ-vo pas allâ on boquetet pe tsaou pou !

Adon l'autro qu'einradzivè d'èrè tsezu, mâ que ne volliâi tot parâi pas que sâi de, l'âi répond crâneament :

— N'aussi pas poire, noutron mâtiro : po avâi pe vito fè, lè adé dinse que decheindo on ètsila !

EN KABYLIE.

Le vase étrusque.

(Note gaie.)

J'étais venu passer l'hiver en Algérie, et ce que j'avais vu de ce splendide pays, me donnait une singulière envie de faire une excursion dans la Kabylie.

Je m'étais rendu pour cela à Fort-National, bien décidé à explorer les environs dont on me disait des merveilles.

Je m'aventurai donc tout seul, un beau matin, en quête d'imprévu, muni d'un appareil photographique, destiné à servir de jalons à mes souvenirs.

Je m'enfonçai avec volupté dans cette nature exubérante, dont le calme plein de grandeur me pénétrait comme une vapeur ambiante. J'atteignais bientôt un épais fourré où serpentait un ruisseau, sur les bords duquel j'aperçus des singes exécutant des tours de voltige. Mon instantané les saisit promptement, mais je les quittai bientôt pour aller à de nouvelles découvertes, croquant à droite, à gauche, tant et si bien que tout y passa, même mon déjeuner.

Mais, en m'abandonnant au charme de cette excursion, je ne m'étais point douté que l'heure du retour avait sonné depuis longtemps et que la nuit, qui arrive, en Afrique, sans être précédée par le crépuscule, allait m'envelopper dans ses grandes ombres.

Que faire ? retrouver ma route était impossible ! j'avais oublié de semer les cailloux du Petit Poucet !

En désespoir de cause, je me remis en marche, flairant le vent, pour y reconnaître des émanations humaines qui me conduiraient à quelque gourbi perdu comme moi dans la forêt.

Peine inutile ; il ne me restait plus, hélas, que l'affreuse perspective de me coucher à la belle étoile, sans souper, ou, chose plus terrible encore, de servir de gibier aux fauves de la Kabylie.

Tout à coup !... j'entends un frémissement au travers des buissons de cactus, suivi d'un miaulement épouvantable... Je mets, à tout hasard, la main sur mon revolver à six coups... fatalité !... j'avais oublié de le charger.

Le miaulement sinistre se renouvelle... là... plus près de moi... il se rapproche... Je commence à trembler de frayeur... dam !... c'est bien permis, lorsqu'on n'est pas habitué à dormir en forêt.

La bête sauvage n'est qu'à quelque pas de moi... j'entends ses bonds félins... plus de doute... je suis en présence d'une panthère, de l'espèce la plus redoutable... je suis perdu... la chose est sûre... il ne s'agit que de savoir à quelle sauce elle va me manger.

Une idée abracadabrante me saisit... je me plonge la tête sous le voile de mon objectif, pensant qu'elle ne me reconnaîtrait pas par derrière, et je me mets à prendre sa photographie, espérant que, vu la rareté du fait, elle n'oserait point me déranger.

Quelle panthère ! grosse comme un éléphant, les yeux brillants dans l'ombre... prête à se jeter sur sa proie !